

AVANT-PROPOS

Ce samedi 13 mars 2010, Guy Béart venait de me faire écouter ses douze nouvelles chansons, gravées sur un CD qui n'attendait qu'un distributeur¹. De la belle ouvrage ; un mélange de tendresse et de causticité, une voix et des mélodies impeccables. Depuis le début de l'après-midi, dans sa vaste maison de Garches, entre deux auditions, nous refaisons le monde, particulièrement le monde de la chanson, passion commune. En début de soirée, histoire de vérifier une citation², Guy se connecta à Internet. Parmi ses derniers mails, il lut celui de Michel Valette, ancien patron de La Colombe, le cabaret de l'île de la Cité où il fit ses débuts. En tête, cette simple phrase : « Jean Ferrat est mort, je suis très triste. » Nous le fûmes aussitôt, à l'unisson, étreints par une émotion qui n'avait pas besoin de mots. Paradoxalement, la disparition d'un artiste de la grande chanson vous laisse souvent sans voix.

Plus tard, en buvant un verre à la mémoire de Ferrat, dont Guy avait assisté aux débuts professionnels, précisément à La Colombe, l'auteur de « Poste restante » et de « La Vérité » évoqua ses premières rencontres avec l'homme de « La Montagne », son exact contemporain, qu'il considérait comme un ami, même s'il ne l'avait pas croisé depuis des lustres. Sans fausse modestie, il me rappela que si François Mitterrand,

1. *Le Meilleur des choses*, Columbia/Sony.

2. Il s'agissait, étrange coïncidence, de deux vers d'Aragon : « Guerre à la guerre et qui dit cette phrase / Pratiquement fait la guerre à gogo », figurant dans les « ébauches et textes écartés » du *Roman inachevé*.

qui connaissait la chanson, plaçait en tête de ses préférences « Ferré et Béart », son ami Georges Pompidou, grand amateur de poésie dont il fit une anthologie, avait pour chanteurs préférés « Béart et... Ferrat ». Comment mieux dire que l'auteur de « Camarade » et de « Ma France », qui s'était définitivement placé du côté des exploités et des opprimés contre les exploités et les oppresseurs, avait été capable de fédérer les admirations bien au-delà de son camp, celui du peuple ?

Le téléphone commença à sonner, des journalistes souhaitaient obtenir un témoignage de Guy Béart, l'un des derniers géants, avec Aznavour, issus de l'extraordinaire floraison d'auteurs-compositeurs-interprètes des années 1950 et suivantes. Nous étions loin de penser que les journaux télévisés du soir ouvriraient, une veille d'élections régionales, par l'annonce du décès de Jean Ferrat. Et aussi loin d'imaginer que, quatre jours plus tard, sur la place d'Antraigues-sur-Volane, quelque cinq mille admirateurs de Ferrat assisteraient à d'émouvantes funérailles laïques où « La Montagne » entonnée par la foule remplacerait avantageusement les orgues et la pompe d'une messe de requiem.

Jacques Brel est mort à l'hôpital de Bobigny, mais il a rejoint Paul Gauguin aux Marquises. Georges Brassens n'a pas été enterré sur la plage de Sète, mais au cimetière voisin du Py. Les obsèques de Charles Trenet ont été célébrées cérémonieusement à la Madeleine. Claude Nougaro a eu droit à une grand-messe à la basilique Saint-Sernin de Toulouse, avant que ses cendres fussent dispersées dans la Garonne. Gainsbourg fume autre chose que des gitanes au cimetière de Montparnasse. Barbara repose au cimetière de Bagneux. Léo Ferré a été enterré dans l'intimité au cimetière de Monaco, sa ville natale. Ferrat allait être porté en terre dans le terroir de son cœur, au milieu de ses amis et de ses « fidèles », le plus souvent anonymes.

Trente-sept ans après son dernier tour de chant, quinze ans après son dernier album, consacré à Aragon, l'âme du poète courait encore dans les rues et les champs. Pauvre et sublime consolation au moment du deuil : le chant d'un homme de conviction et de passion, révolté ontologique, n'en finit jamais de résonner.

AVANT-PROPOS

*C'est un rêve modeste et fou
Il aurait mieux valu le taire
Vous me mettez avec en terre
Comme une étoile au fond d'un trou...*

On entendait, on entend encore Aragon, le poète qui le fascina, le façonna et qu'il servit si bien.

Lorsque, quelques semaines plus tard, des amis me suggérèrent de me lancer dans une biographie de Jean Ferrat, je n'hésitai pas longtemps. Le livre que j'avais consacré à Léo Ferré m'avait pris plus de deux années, très denses mais exaltantes.

Et puis, l'idée de cheminer à nouveau au côté d'un auteur-compositeur-interprète dont j'avais tous les disques, que j'avais applaudi quatre fois sur scène et interviewé, de me glisser dans son ombre, de revisiter son œuvre me séduisit avant de me convaincre. Raconter la vie d'un homme de l'art nécessite et autorise la rencontre de ses proches, de ses compagnons de route ou de doute, de ceux qui ont cru en lui, l'ont aimé, ont partagé ses combats et accompagné son parcours qui, forcément, ressemble à une trajectoire.

L'entreprise, qui tient du voyage exploratoire et de l'enquête, est aussi passionnante que délicate. Après avoir tiré les fils d'une existence, on se retrouve souvent avec un énorme écheveau d'informations parcellaires, d'instant de vie émergeant de mémoires forcément lacunaires. Le défi est de le démêler, de le rembobiner méticuleusement puis de se repasser le film pour tenter d'en transmettre la quintessence, avec ses parts de pénombre et de lumière, ses évidences et ses mystères. Alors seulement, on peut avoir le privilège d'approcher, un peu, la vérité d'un artiste qui pourrait se résumer ici en deux adjectifs : fraternel et révolté.

Le prodige, bien sûr, est qu'il ait fait de cette révolte un chant.

PREMIÈRE PARTIE
À L'OMBRE DU ROI-SOLEIL

Versaillais! Le destin a de ces ironies... Celui que l'on aurait bien vu incarner un gavroche des barricades ou un communard indomptable, voire, sur le tard, un camisard irréductible, a vécu vingt ans de son enfance et de sa jeunesse – de 1936 au milieu des années 1950 – dans cette ville royale et néanmoins très bourgeoise. Avant d'émigrer vers Paris puis Ivry-sur-Seine et de s'installer finalement en Ardèche, Jean Tenenbaum, qui deviendra célèbre sous le nom de Jean Ferrat, aura donc été longtemps un banlieusard de hasard, version chic. Ce n'est pas le seul paradoxe d'une existence et d'un cheminement bien plus complexes qu'on ne le pense généralement. Dis-moi quel lieu tu hantes...

Cruelle et tendre enfance¹

Pour une large part, sa personnalité a été profondément marquée, façonnée, modelée par ses lieux de vie successifs. On est toujours un peu le produit de son environnement. Façon de dire que l'enfant et l'adolescent Jean Tenenbaum, choyé et enjoué, était loin d'être programmé pour devenir l'un des auteurs-compositeurs-interprètes les plus engagés du dernier demi-siècle et les plus en prise avec son temps. Le chantre de la révolte et de l'émerveillement, mettant son talent de plume et de musicien, son souffle de poète au service des causes qu'il estimait justes, fut un garçon ordinaire et sans

1. « Nul ne guérit de son enfance », 1991. Les intertitres de cet ouvrage sont tous extraits de chansons écrites par Jean Ferrat.

histoires jusqu'à ce que l'Histoire se mêle de bouleverser sa vie, d'éveiller sa conscience, d'exacerber sa sensibilité. Jusqu'à ce que le jeune homme tranquille se mue en artiste à la fois populaire et raffiné, dont le chant est une sorte de cri.

Mais remontons aux sources. Ce n'est pas à Versailles, mais tout près, à Vaucresson¹ – moins connue que sa voisine et néanmoins fort agréable à vivre –, que Jean Tenenbaum voit le jour, un lendemain de Noël, le 26 décembre 1930, à 11 h 30, au domicile de ses père et mère, villa Raymonde, avenue de Vaucresson. Comme cela est l'usage à cette époque, c'est une sage-femme qui assiste sa mise au monde.

Son père, Mnacha, déclare sa naissance à la mairie le lendemain, à la même heure. L'adjoint au maire qui remplit le registre de l'état civil doit sans doute se faire épeler le lieu de naissance de l'heureux papa : Ekaterinedar (Russie), que l'on appelle aussi Ekaterinodar.

Le père de Jean vient en effet de loin, d'une contrée qui apparaît alors comme le bout du monde. La ville d'Ekaterinodar, fondée en 1793 sous le règne de Catherine II de Russie par les cosaques du Dniepr venus garder la frontière de la Russie et rebaptisée Krasnodar en 1920, est située à une centaine de kilomètres de la mer Noire et à peine plus de la mer d'Azov². À mille deux cents kilomètres de Moscou, au nord des monts du Caucase, elle marque l'extrême occident d'un pays mystérieux. Elle ne compte encore qu'une soixantaine de milliers d'habitants³ et est noyée dans un océan de champs de céréales qui font de la région le grenier à blé des tsars, Alexandre III puis son fils Nicolas II.

Mnacha Tenenbaum y est né, le 15 août 1886, de Samuel Tenenbaum et de son épouse Broucha, née Gellerstein, nés respectivement à Ivanovo, en Russie, le 15 octobre 1857, et Pinsk, en Biélorussie, le 12 juillet 1866. Il avait moins de vingt ans lorsqu'il est arrivé en France. S'il a fui la Russie caucasienne et traversé l'Europe dans des conditions sûrement aussi aventureuses qu'épuisantes, c'est sans doute pour

1. Commune distante d'environ cinq kilomètres du centre de Versailles.

2. Séparant aujourd'hui la Fédération de Russie de l'Ukraine.

3. Sept cent mille en 2008.

échapper à une crise économique aiguë qui réduisait une grande partie de la population à la misère.

On a pu penser que cet exil était également lié aux pogroms antisémites qui s'étaient multipliés, entre 1881 et 1884, dans plusieurs régions de Russie et qui connurent une deuxième vague entre 1903 et 1906, souvent tolérés voire orchestrés par les autorités. Mais, à la vérité, ces flambées subites de persécutions, émaillées de pillages et de meurtres, qui coûtèrent la vie à des centaines de juifs eurent alors pour théâtre des villes¹ assez éloignées d'Ekaterinodar. C'est plus tard, entre 1918 et 1921, que l'armée blanche, soupçonnant la minorité juive d'être liée aux rouges – on parla de judéo-bolchevisme –, pratiqua à leur encontre des pogroms massifs faisant des milliers de victimes. L'antisémitisme latent de la Russie profonde ne doit pour autant pas être exclu du désir de fuite du jeune homme. De même que l'échec de la première révolution russe de 1905 ne peut être, *a priori*, écarté de ses motivations, sur lesquelles il ne s'épanchera jamais.

Lorsque le jeune Mnacha arrive en France, en 1906, ses parents sont décédés. Son père est mort en 1887, à trente ans (Mnacha avait alors tout juste un an), et sa mère en 1901, à trente-cinq ans. L'exceptionnelle précocité de ces disparitions – dans des circonstances dont on ne sait rien – explique peut-être l'exil du jeune homme, orphelin total à quinze ans. Il est alors brouillé avec son unique frère, dont il n'aura plus de nouvelles². C'est donc seul et sans doute désemparé qu'il débarque en terre inconnue. Dans quelle ville française prend-il pied? Ses propres enfants l'ignorent. Sa demande de naturalisation, déposée en 1927, indique qu'il vécut, de 1906 à 1913, à Chaville, dans les Hauts-de Seine. Il déclare alors n'avoir ni frère ni sœur.

C'est donc en 1913 que Mnacha s'installe à Paris intra-muros, dans le quartier du Marais, où il exerce le métier d'artisan bijoutier-joaillier. À dater au moins de cette implantation dans la capitale, sa volonté d'intégration se fait plus

1. Comme Kichinev en Bessarabie, aujourd'hui capitale de la Moldavie, ou encore Odessa, sur la mer Noire.

2. Témoignage de Pierre Tenenbaum, fils de Mnacha et frère de Jean.

que vive, quasi obsessionnelle. Mnacha n'a qu'une envie, celle de tourner la page de son enfance et de son adolescence caucasiennes et de se construire une vie nouvelle et apaisée dans la patrie de Voltaire, malgré les braises encore ardentes de l'affaire Dreyfus¹. Il doit apprendre à parler et écrire la langue de Molière à marche forcée et ses enfants n'entendront jamais ce « bel homme blond-roux, assez grand et un petit peu corpulent », s'exprimer autrement qu'en français. Assez vite, il renonce à son prénom hébreu, Mnacha, très répandu parmi les juifs d'Europe centrale, et se fait appeler Michel. Il semble avoir eu, d'emblée, un amour profond pour sa patrie d'adoption, qu'il aurait bien pu appeler « ma » France.

Les épreuves de cette terrible trajectoire de l'émigration, profondément intériorisées, Mnacha-Michel ne les raconte à personne. Pas même à Antoinette, la jeune fille dont il tombe amoureux et qui va lui permettre de réaliser son rêve, « modeste et fou » pour un « apatride » qui n'a plus aucune attache et a tiré un trait sur son existence passée : fonder une famille et lui offrir une existence paisible. « Il n'en a jamais parlé, même à ma mère² », dira Jean. Tout juste confiera-t-il à sa compagne qu'il a été élevé par une tante.

Si son parcours est moins dramatique que celui de Mnacha, Antoinette Malon vient d'un milieu extrêmement modeste. Comme le souligne son fils Pierre, elle est issue d'ancêtres auvergnats et « française de souche ». Elle est née le 8 novembre 1888 au domicile de ses parents, 3 rue du Cloître-Saint-Merri, alors voisine des Halles et assez proche de la rue des Rosiers où la diaspora juive ashkénaze a fait souche³.

Comme sorti d'un roman de Zola⁴, le père d'Antoinette, Pierre Malon, quarante-deux ans, est homme de peine, né

1. Déclenchée en 1894, elle s'est conclue, en 1906, par la reconnaissance officielle de l'innocence du capitaine Alfred Dreyfus.

2. *Libération*, 18 novembre 1991.

3. La courte rue du Cloître-Saint-Merri est aujourd'hui à cinquante mètres du parvis du Centre Georges-Pompidou. L'immeuble du n° 3 abrite une galerie d'art branchée. À la fin du XIX^e siècle, ses occupants appartenaient sans doute au tout petit peuple de Paris, pas encore contraint à l'exil en banlieue.

4. *Le Ventre de Paris* est paru en 1873.

en 1845 dans le département du Cantal. Sur la demande de naturalisation, déjà citée, Antoinette ne peut fournir aucune précision quant à la date et à la localité de naissance de son père. Sa mère, Antoinette Geneix¹, trente-sept ans, née le 31 mai 1851 à Isserteaux, dans le Puy-de-Dôme, est marchande des quatre-saisons. Les deux témoins qui se sont déplacés au bureau de l'état civil pour la naissance d'Antoinette appartiennent également au pur prolétariat : François Geneix, trente-neuf ans, domicilié à la même adresse², et Louis Fauvelle, cinquante-trois ans, sont tous deux « journaliers ».

Durant la Grande Guerre, pour laquelle il a la chance de ne pas être mobilisé, Mnacha participe à l'effort de guerre en occupant un emploi d'ajusteur dans une usine d'aéronautique de Levallois³ (Hauts-de-Seine), après avoir suivi une brève formation. Il reprendra assez vite la joaillerie. Antoinette est déclarée fleuriste ; en réalité, elle travaille ou a travaillé dans une fabrique de fleurs artificielles.

Si le couple appartient encore aux classes dites laborieuses, il est déjà loin d'être miséreux. Pour preuve, Mnacha a eu les moyens de s'installer, dès octobre 1913, dans un appartement plutôt bourgeois au 132 rue de Turenne, dans le III^e arrondissement, où il a installé son atelier de joaillier. Donnant sur une élégante fontaine de pierre⁴, l'immeuble de quatre étages, datant de 1805, borde le Marais, mais est tout proche de la place de la République et du boulevard du Temple, fief des « enfants du Paradis⁵ ». La sœur aînée d'Antoinette, Léontine Malon, épouse Thureau, née en 1882, dont le mari est parti se battre dans les tranchées d'où il ne reviendra pas, et qui est sans profession, vient vivre à leur domicile.

Le 17 juillet 1916, Mnacha-Michel et Antoinette ont leur premier enfant, prénommée Raymonde, Louise. L'accouchement a lieu à une heure du matin, 196 rue Saint-Maur, Paris X^e,

1. Qui avait donc donné son prénom à sa fille.

2. Peut-être le frère d'Antoinette mère ?

3. L'Atelier d'aviation Savary et La Fresnaye, 7 rue Ernest-Cognacq.

4. La fontaine Boucherat – ancien nom de la rue de Turenne –, érigée en 1699 par l'architecte Jean Beausire.

5. Dans le film de Marcel Carné (1945), écrit et dialogué par Jacques Prévert, on lui donnait son vieux surnom de « Boulevard du crime ».

chez une sage-femme, Hélène Poulain, dont le joli patronyme pourrait promettre un fabuleux destin à la petite fille¹.

Lorsque, dix-sept mois plus tard, le couple se marie, le 8 décembre 1917, à la mairie du III^e arrondissement, sans contrat de mariage, Antoinette attend un deuxième enfant. Pour passer devant le maire, sans doute dépourvu de papiers établissant sa filiation et encore étranger, Mnacha-Michel a dû faire dresser, le 21 novembre 1917, par le juge de paix du III^e arrondissement, un « acte de notoriété² ». Léontine, la sœur d'Antoinette, fait partie des quatre témoins du mariage civil.

C'est le 5 juin 1918, cinq mois avant la fin de la grande boucherie, que la famille Tenenbaum s'agrandit d'un premier garçon, prénommé André, qui voit curieusement le jour à Draveil, en Seine-et-Oise³, à dix-neuf kilomètres au sud-est de Paris.

La fabrication et le négoce de bijoux étant alors une activité lucrative pour les bons artisans dont Mnacha fait sans doute partie, la situation sociale du couple s'améliore vite. En 1920, les Tenenbaum quittent Paris pour s'installer, le 1^{er} juin, dans la proche banlieue ouest et verte, à Vaucresson, alors dans le département de Seine-et-Oise⁴. Mnacha conserve toutefois sa « maison de commerce » rue de Turenne. Proche du parc de Saint-Cloud, Vaucresson n'est alors qu'un village de deux mille cinq cents âmes, où les belles propriétés comme les petites villas sont noyées dans la verdure. Les automobiles sont encore bien plus rares que les voitures à chevaux. Selon les saisons, flottent dans l'air des odeurs de feuilles mortes, de feux de bois, de lilas, de troènes ou de seringas. À treize kilomètres de Paris, on pourrait se croire en province.

Sans être richissimes, les Tenenbaum s'en sont « bien sortis », comme on dit alors. Pour preuve, Michel et Antoi-

1. Étrangeté d'une législation archaïque, le couple n'étant pas marié, Antoinette devra faire une démarche de reconnaissance de sa propre fille le 11 décembre 1917, à la mairie du III^e.

2. Homologué, neuf jours plus tard, par le tribunal civil de la Seine.

3. Aujourd'hui l'Essonne.

4. Aujourd'hui la deuxième plus petite commune des Hauts-de-Seine, après sa voisine, Marnes-la-Coquette, où Maurice Chevalier a résidé de 1952 à 1972.

nette ont mis assez d'argent de côté pour s'acheter une grande villa dans le quartier le plus chic de la commune, avenue de Vaucresson¹, qu'ils baptisent « Villa Raymonde » en l'honneur de leur fille aînée et très aimée. Sur une photo prise au milieu des années 1920 où figurent deux femmes en robe longue et deux enfants sagement habillés et coiffés², on aperçoit une vaste et belle maison d'un étage aux nombreuses fenêtres dont le perron en pierre de taille est surmonté d'une élégante marquise et dont le large portail en ferronnerie, flanqué de deux poternes surmontées de vasques en fonte, s'ouvre sur une majestueuse cour-jardin agrémentée d'un bassin. Dans un coin du grand jardin, on trouve un potager et un poulailler, et Mnacha peut appointer « tout le personnel nécessaire pour le confort de la famille et l'entretien du jardin ». La plupart des riverains disposent d'une servante, d'un jardinier, voire d'un cocher. S'il fallait les ranger dans une catégorie sociale, on pourrait dire que les Tenenbaum appartiennent désormais à la bourgeoisie très aisée. Antoinette, qui a toujours été mélomane, peut même s'offrir les cours de chant³ dont elle rêvait et interpréter des airs d'opéra devant ses amis, tandis que Raymonde apprend la musique sur le grand piano du salon. C'est pour eux, selon l'appréciation de Pierre, cadet des fils Tenenbaum, le début d'une « époque faste ».

La sœur d'Antoinette, Léontine, devenue veuve de guerre, a eu de surcroît l'extrême douleur de perdre son fils unique, mort à la suite d'une péritonite avant l'âge de vingt ans. Les Tenenbaum, dont le sens de la solidarité familiale est particulièrement aigu, continuent à l'accueillir dans leur foyer. Léontine reporte sur les enfants l'affection maternelle dont le destin l'a privée ; elle jouera un peu pour eux le rôle d'une seconde maman qu'ils appellent tendrement « Tantine ». Ce sera particulièrement vrai pour Jean dont la naissance, à laquelle elle assiste, représentera pour elle une « seconde vie ». En attendant, dans la demeure cossue, sertie dans un

1. Aujourd'hui avenue Foch.

2. Sans doute Antoinette et Léontine, avec Raymonde et André.

3. Jean dira même qu'elle « a fait des études de chant classique », dans l'émission « Ardéchois cœur fragile », Radio-France Drôme, 1988.

environnement de rêve, Tantine aide efficacement sa sœur, de santé fragile, dans les soins et l'éducation des deux jeunes enfants.

La vie des Tenenbaum s'écoule sans doute assez paisiblement et douillettement lorsqu'un troisième « heureux événement » s'annonce. Pierre Tenenbaum naît le 20 mars 1925 à Vaucresson¹.

Au terme de longues démarches, Mnacha est naturalisé français par un décret du 24 juillet 1928, soit plus de dix ans après son mariage. Son épouse, Antoinette, obtient simultanément sa « réintégration » dans la nationalité française, qu'elle avait perdue par son mariage. Pour obtenir sa naturalisation, Mnacha a rédigé, d'une magnifique écriture, une lettre au garde des Sceaux, datée du 17 avril 1927, sollicitant sa « haute bienveillance » mais n'apportant aucune information sur la raison de son départ de Russie, où il se borne à dire n'avoir plus « aucun intérêt ». Sa « demande de naturalisation », conservée aux Archives nationales, nous apprend le détail des éléments qui ont emporté la décision de la commission, après enquête et sur « avis favorable » du préfet de Seine-et-Oise. Ces informations de basse police sont principalement : sa résidence en France depuis vingt et un ans, sa « déclaration de renonciation aux droits de répudiation de ses trois enfants », sa « très bonne conduite et très bonne moralité », la « très bonne considération » dont il jouit dans sa localité, sa « très bonne attitude politique » et « ses sentiments très français », mais aussi sa « situation d'apparence aisée » (on précise ici le montant approximatif de ses revenus et celui des impôts qu'il a acquittés). Le fait que le postulant s'engage à payer intégralement les « droits de sceau » afférents à la naturalisation et à la réintégration (respectivement, 1 276 francs et 675 francs) joue également en sa faveur.

Enfin naturalisé, Mnacha se sent plus à l'aise au milieu de son cercle d'amis, qui ne compte pas d'exilés russes. Tout pourrait être pour le mieux dans le meilleur des mondes bucoliques si, loin de Vaucresson, la folie des spéculateurs ne

1. La naissance a eu lieu à 15 heures, au domicile familial, et sa mère, Antoinette, est alors déclarée « sans profession ».

préparait un soudain chaos. Le krach financier de Wall Street, avec son fameux « jeudi noir¹ » et la chute des bourses mondiales qu'il provoque, entraîne une crise économique durable, américaine puis quasi mondiale. Elle va particulièrement sévir en France après la dévaluation de la livre britannique en 1931 et du dollar en 1933, avec une dépression assortie d'un chômage massif². Ces turbulences macroéconomiques ne sont pas sans incidences sur la microéconomie des ménages. Elles vont ainsi considérablement écorner le confort et la douceur de vivre dans lesquels s'est installée la famille Tenenbaum.

1. Le 24 octobre 1929, qui joue les prolongations jusqu'au « mardi noir » 29 octobre.

2. Incomparable cependant avec les monstrueux pics d'aujourd'hui.